

Nicolai, Robert. – *La traversée de l'empirique. Essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*. Paris, Éditions Ophrys, 2000, 258 p. (« Bibliothèque de faits de langues »).

Andrée Tabouret-Keller



Édition électronique

URL : [http://
etudesafriaines.revues.org/128](http://etudesafriaines.revues.org/128)
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001
ISBN : 978-2-7132-1394-6
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Andrée Tabouret-Keller, « Nicolai, Robert. – *La traversée de l'empirique. Essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*. Paris, Éditions Ophrys, 2000, 258 p. (« Bibliothèque de faits de langues »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 163-164 | 2001, mis en ligne le 22 novembre 2013, consulté le 26 janvier 2017. URL : <http://etudesafriaines.revues.org/128>

Ce document a été généré automatiquement le 26 janvier 2017.

© Cahiers d'Études africaines

Nicolai, Robert. – *La traversée de l'empirique. Essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*. Paris, Éditions Ophrys, 2000, 258 p. (« Bibliothèque de faits de langues »).

Andrée Tabouret-Keller

- 1 Selon la présentation faite par l'éditeur, cet ouvrage propose au lecteur des faits de nature à alimenter la réflexion critique sur certains principes qui reçoivent parfois un peu vite le statut d'évidence. Alimenter la réflexion critique, c'est en effet ce à quoi Robert Nicolai nous convie dans cet essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues.
- 2 D'emblée l'ouvrage n'est pas facile d'accès ; le sommaire, en trois parties, « Du côté des méthodes », « des concepts », puis « des objets », aligne les figures. Des « atmosphères », de « l'éphémère », de « l'épiphénoménal », jusqu'aux « résonances », « alliances » et « constitutions », *La traversée de l'empirique* s'annonce comme le parcours d'un labyrinthe dont on ne sait sur quel sol il serpente ni vers quelle fin il conduit, car l'épilogue concerne le secret de la Licorne ou la dent du Narval. On se met à espérer que la main de l'auteur est ferme pour nous guider dans cette jungle de métaphores car, à les lire, il pourrait s'agir aussi bien de physique que de biologie. L'on se dirige donc vers les deux index qui terminent l'ouvrage : celui des termes et celui des noms propres et des langues. Dans le premier, les trois termes de très loin les plus souvent cités sont « communauté », « ressemblances » et « processus », respectivement 37, 36 et 31 fois ; dans le second, l'auteur le plus souvent cité est Greenberg, et pour les langues, le songhay. Ici l'on se

trouve en pays connu et l'on pense aux travaux de l'auteur sur le songhay¹ et sur les parentés linguistiques².

- 3 La particularité de l'entreprise, qui donne son poids au questionnement épistémologique, tient à une double difficulté : les représentations sont des constructions discursives, dont l'étude est périlleuse, tant leurs sources et leurs matériaux sont hétéroclites et relèvent de multiples déterminations ; par ailleurs, l'évolution des langues, en tant que telle, est fuyante. Comment traverser l'empirique dès lors qu'il s'agit de la dynamique des langues, des diverses manières dont elles se mêlent et se transforment ? Comment se saisir d'un objet qui, toujours changeant, ne saurait se saisir en tant que tel, et dont le sort est de constamment dépendre de constructions représentatives donc, en fin de compte, de principes de méthode, de description et d'interprétation ?
- 4 Trois grands domaines d'élaboration de la connaissance de l'évolution des langues fournissent les représentations : les apparentements des langues et leurs origines ; les mélanges de langues, les pidgins et les créoles ; les discours bilingues. Ils correspondent en gros aux trois grands chapitres de l'ouvrage. Je choisis des exemples pour chacun des domaines, tâchant du même coup d'illustrer l'un ou l'autre objectif de la construction des représentations, la spéculation pure, la description scientifique, le relevé de données d'observation³.
- 5 La première partie de l'ouvrage comprend deux chapitres. Le premier traite des « atmosphères ». Il mobilise un matériau relativement hétérogène. Sans viser l'exhaustivité, notons qu'il s'agit de « quatre petits “faits journalistiques” français, plutôt récents », parus entre 1991 et 1998 – c'est « l'éphémère » –, de quatre extraits d'une discussion principalement américaine, lancée en 1992, sur le thème du Proto-Monde dans le forum électronique de la *Linguist List* (liste de 7 000 linguistes) – c'est « l'épiphénoménal » –, des thèses de J. Greenberg sur les langues africaines (1963), de L. Cavalli-Sforza sur la relation entre gènes, peuples et langues (1996) et de M. Ruhlen sur l'origine des langues d'après la trace de l'évolution de la langue maternelle (édition originale en anglais, 1994, en français, 1997) – il s'agit du « durable » et de « *Bundle* ou *Package* ».
- 6 Le second chapitre, traitant des « ressemblances », est carrément hétérogène. Dans une suite d'éblouissants bondissements, l'auteur passe d'un souvenir de canard de sa propre enfance, qui se lit non sans émotion, à un autre que relate Leonard de Vinci : lorsqu'il était dans le berceau, un milan venait vers lui, lui ouvrait la bouche avec sa queue et maintes fois le frappait avec sa queue entre ses lèvres. Oskar Pfister⁴ découvre la figure du milan dans les plis de la grande écharpe de Marie, sur le tableau de Léonard représentant Marie, l'enfant et Sainte Anne (Louvre) ; Freud se saisit de cette découverte et l'interprète⁵ ; Dali à son tour s'y intéresse et découvre la tête du milan dans le tableau de Millet, *Les moissonneurs* ; Lacan est évoqué au passage, et enfin Dali lui-même interrogé à propos de son tableau *Le marché d'esclaves avec apparition invisible de Voltaire* (1940). « Vignettes », dit Nicolai (pp. 39-47)⁶, abruptement suivies par le lexique de la faune en songhay – que faisons-nous quand nous nommons ? –, pour passer à Michel Foucault avec *Les mots et les choses* (1967), à Pierre Guiraud, en évoquant au passage Socrate et Platon, et revenir enfin à Greenberg. L'on quitte alors les exercices relatifs à la classification et à la catégorisation, pour les modèles et les latitudes interprétatives qu'ils autorisent, et l'on revient à la *Linguist List*, dont les modèles de description sont analysés. S'y croisent les trois approches déjà introduites : empirique, paramétrée, statistique.

- 7 Cette première partie, un peu ébouriffante, se termine par une solide réflexion intitulée « clivage des objets et présuppositions ». L'auteur y définit les présuppositions dites essentielles (pp. 78-79), les présuppositions dites incidentes (pp. 79-80), et revient autour de « questions » sur les problèmes posés par « le modèle des ressemblances », « le linguiste » et « l'évolution » (pp. 82-85).
- 8 La deuxième partie de l'ouvrage aborde, en deux chapitres, les « temporalités » (III) et les « cohérences » (IV). Elle est introduite par des considérations terminologiques qui, dans le contexte de ce livre, ne vont pas sans remarques de méthode de la part de l'auteur. Tout d'abord, « deux grandes dimensions temporelles » sont distinguées : la temporalité génétique, au très long terme de la spéculation biogénétique – on revient aux thèses de Cavalli-Sforza, avec, au passage, une référence aux fractales de Mandelbrot –, et la temporalité historique, « constituée par un complexe de dimensions temporelles plus restreintes, organisé autour de plusieurs pertinences descriptives et elle réfère à des échelles chronologiques plus réduites » (pp. 93-94). Nicolai prend soin de distinguer entre ces « temporalités » et « l'historicité », les premières étant des dimensions du « cadre de la construction théorique » qui caractérisent le « modèle » en référence à ses présupposés, la seconde, *l'historicité*, étant une « caractérisation de la “description”, elle concerne “l'objet empirique décrit” et prend sa mesure dans la complétude d'une explication achevée par rapport au questionnement posé [...]. L'historicité, pas plus que les temporalités ne sont équivalentes aux échelles chronologiques du temps physique » (p. 94), s'agissant toujours des conditions de l'élaboration des représentations des langues. Ces premières précisions ont pour complément la distinction entre *parenté génétique* – propre à l'approche de l'évolution des langues fondée sur la saisie des ressemblances, construite dans la temporalité génétique –, *parenté généalogique* – application stricte du modèle classique de la grammaire comparée dans l'acceptation que lui donne G. Manessy –, et *parenté génésique*, ensemble des dimensions pertinentes de la temporalité historique. C'est celle-ci qui va fournir le cadre de la description des re-élaborations de codes et de l'émergence de langues nouvelles sous l'effet du contact ; quant au matériau de l'étude de cas, les langues songhay vont le fournir.
- 9 Trois dimensions sont retenues pour l'approche empirique du domaine songhay : dialectologique, sociolinguistique et interactionnelle. L'auteur va montrer que les pertinences différentes auxquelles elles correspondent ne sont pas incompatibles, voire qu'elles permettent d'éclairer des points aveugles que chacune à elle seule peut comporter. L'approche structurale concerne la discontinuité dialectale dans le cas des dix dialectes du songhay et leur identité interne, ses points aveugles étant inhérents à la clôture imposée par la description, c'est-à-dire à l'absence de prise en compte des communautés d'usage et des langues de contact. L'approche sociolinguistique, elle, pallie ces défaillances en intégrant le « *comment cela se passe à l'intérieur d'une communauté donnée, éventuellement plurilingue, lorsque les changements s'actualisent* » (p. 109). L'auteur suggère « que des changements qui se matérialisent par une plus grande analyticité et une simplification de la forme externe et interne accompagnent souvent un usage véhiculaire de la langue » (p. 110). Par ailleurs, des « symptômes linguistiques » (par exemple, la catégorie morphologique de la détermination n'est pas présente dans tous les dialectes) et « non linguistiques » (par exemple, les traces de la fonction véhiculaire importante du songhay) marquent ce passage à la véhicularité ; mais un point aveugle subsiste : la distinction entre songhay A et songhay B (le premier à fonction de vernaculaire réservée à un usage intracommunautaire, le second à un usage intercommunautaire) ne permet

pas d'expliquer les faits de convergence observés (ces dialectes se rapprochent des langues avec lesquelles ils sont en contact), elle ne fournit *que* les conditions d'une explication. L'approche interactionnelle vient alors combler certaines lacunes, en particulier en introduisant le *phénomène d'appropriation symbolique* de la langue comme partie intégrante du *processus de vernacularisation* (p.117). Bien entendu, les trois dimensions de l'approche empirique ne peuvent pas être toutes saisies avec les mêmes outils, quand bien même les opérations, objets et dimensions auxquels ils s'appliquent leur sont communs dans leur participation aux procédés de conjecture, reconstruction, ou de construction. Ce qui est illustré dans la construction du cas du songhay, c'est « à la fois l'effet de la précontrainte nécessairement imposée par l'existence de la structure dans sa dimension *catégorielle* et *l'indépendante stabilité des facteurs processuels* ».

- 10 Le chapitre « Cohérences » revient sur la dimension historique. D'une part en questionnant « la charge sémantique » de la dénomination de songhay, et avant tout les « représentations de l'évolution des langues, avec la notion de filiation » (p. 125), « du point de vue le plus métaphorique possible » précise l'auteur. Et, d'autre part, « en interrogeant plus particulièrement les effets du contact des langues dans un cadre qui souligne la nature processuelle des opérations retenues comme pertinentes pour rendre compte de la dynamique de l'évolution » (p. 125). Le poids des métaphores est non seulement omniprésent mais omnipotent dans la problématique de la filiation. Saisies « linéaire », « plurilinéaire », « générique », « approchée » ou « mythologique », transitivity de la filiation, héritage, transitivity et airs de famille, reconstruction, autant de mots questions critiques dont les réponses conduisent à un essai de modélisation mais aussi à un retour à Antoine Meillet que l'on interroge à propos des apparentements linguistiques. Que peut-on, ou bien que faut-il entendre par principes de divergence, de cohérence, de stabilité, de réalité ? Ces notions ne nous condamnent-elles pas, dans le cas des « langues mélangées » en particulier, à nous heurter à des clôtures théoriques qui, alliées à la notoriété de la linguistique historique, « *légitiment de fait la stigmatisation des comportements "déviants"* » ? (p. 142).
- 11 Cette deuxième grande partie se termine par des « *Éléments d'une théorie générale* », dont l'hypothèse structurante est la suivante : « La situation normale pour le fonctionnement de la langue dans une communauté est une *situation de plurilinguisme ou de pluridialectalisme* », qu'il convient de considérer comme la « *situation canonique* » (p. 143). Un certain nombre de redéfinitions en découlent : du rapport entre répertoire et langue, entre transmission et rupture, des représentations, des constitutions des langues, du rapport entre système préalable et proto-système. Elles conduisent à admettre « *qu'il n'existe pas une unique modalité d'évolution linguistique possible mais plusieurs, qui sont déterminées par des paramètres, orientés soit vers la langue soit vers les locuteurs* » (pp. 148-149). De nouvelles pertinences sont ainsi susceptibles de se dégager, reposant sur « *l'interdépendance et le va-et-vient continu entre la définition des pertinences, l'élaboration théorique et la construction des objets* saisis dans leur empiricité » (p. 157).
- 12 La troisième partie de l'ouvrage est orientée « du côté des objets ». Elle traite de « Résonances » et d'« Échappées » (chap. V et VI). En théorie, est postulée « *dès le départ, la nature foncièrement double (à la fois identitaire et hétérogène) des communautés et le non-recoupement entre communauté linguistique et communauté anthropologique* » (p. 161). De fait, toute communauté est à considérer comme une communauté de contact. L'adoption de cette position forte conduit Nicolai à « revisiter » la question de l'alliance des langues dans un important sous-chapitre, le plus long de l'ouvrage (pp. 162-177). Dans

un essai de synthèse, Nicolai souligne que « la construction d'une alliance de langues repose sur un double procès : tout d'abord sur l'identification d'un certain nombre de convergences manifestées dans les langues et ensuite sur l'évaluation quantitative du nombre de ces convergences afin d'identifier le seuil à partir duquel devient "significatif" l'ensemble des modifications retenues ; mais cette évaluation quantitative reste subjective car elle ne se fonde pas sur des procédures statistiques "scientifiquement" établies » (p. 175)⁷. Or, « à la différence d'une alliance de langues qui est construite par le linguiste et n'est pas nécessairement reconnue pour ce qu'elle est par ses locuteurs, une langue mélangée est reconnue par la communauté qui la parle » (p. 176). Mais dans la mesure où elle est constituée⁸, « elle a dû faire l'objet d'élaborations normatives indépendantes des langues dont elle est issue » (p. 176). Mais quelles sont donc ces langues mélangées ? La typologie proposée est celle de S. Thomason et T. Kaufman⁹ dont Nicolai va illustrer différents types qu'il nomme : les « langues issues du contact » peuvent en effet être des « langues entrelacées », « à emprunt lourd » ou bien « issues de pidgins ».

- 13 L'exemple du songhay septentrional, avec ses cinq dialectes, permet d'évaluer la pertinence du cadre élaboré. Il s'agit de populations « songhaysées » qui antérieurement parlaient le touareg, et qui se retrouvent aujourd'hui à nouveau en milieu touareg. Il y a donc non seulement *changement de langue* mais *actualisation du mixage*, bilinguisme donc, mais pas récent, au contraire, « originel » (pp.184-185). « Il faudrait donc distinguer entre deux lexiques touareg, celui qui est originel et celui qui résulte de la lexification en cours », mais comment alors « distinguer formellement entre différentes strates de lexique touareg, et sur quels critères ? » (p. 185). Cet exemple permet d'interroger l'a priori de la description, tant du point de vue de son cadrage typologique que sociolinguistique, et de revenir sur la pertinence de quelques modèles, en particulier le modèle arborescent : toute classification n'a de sens que « dans la réflexion sur la dynamique des représentations et dans celle sur la dynamique de la construction de ces représentations, c'est-à-dire dans le rapport particulier que le *descripteur* entretient avec son modèle » (p. 192). Mais quelles sortes d'objets sont alors les interactions ? Qu'apporte leur exploration à la compréhension des situations contemporaines d'émergence des nouveaux codes linguistiques et d'utilisation stratégique du répertoire plurilingue des communautés ? Un cas permet de répondre à cette question : celui de l'indouill, un dialecte du lingala, *lingua franca* parlée à Kinshasa. Différents aspects des métissages de langues en cours sont exposés. Ils conduisent à formuler la question du statut particulier des langues dans de telles situations de métissage, celle aussi des alternances des deux langues, de leur fonction d'inscription, c'est-à-dire d'une utilisation stratégique de l'alternance débouchant sur une construction rhétorique – l'exemple est ici celui du mooré dans des discussions entre étudiants burkinabè d'ethnie mossi. Ce que nous apprenons par ces exemples et le commentaire qu'en fait Nicolai, c'est que « le contact, le clivage, les procès d'appropriation sont des constantes constitutives de l'activité de langage, garantes de sa fonctionnalité, fondamentales pour comprendre sa dynamique » (p. 202).
- 14 L'auteur ne veut pas conclure mais faire le point « sur quelques décisions » qui lui paraissent s'imposer, en particulier celle de prendre la mesure de la dimension contextuelle du contact des langues, dans la considération des langues mélangées aussi bien que dans celle des interactions dans la rue (pp. 203-207). C'est cela l'étude empirique qui doit sous-tendre la compréhension de la « dynamique des langues » tout en impliquant le domaine de la représentation (avec les deux approches, *systémique* et *historique*), de l'usage des langues et des formes de la langue (avec ses deux approches,

sociolinguistique et interactionnelle), et de la construction des connaissances (avec ses trois approches, *cognitive, psycholinguistique, rationalisante*) (p. 205).

- 15 S'il ne veut pas conclure, Nicolai veut bien résumer. Et le lecteur, contrairement à ce que j'ai fait, fera bien de partir de ce résumé, qui, après-coup, éclaire la démarche, les questions posées, les notions adoptées et les exemples proposés pour y répondre. En quatre pages denses mais claires, l'essentiel est repris : d'un parcours qui conduit « d'une référence à l'évolution des langues aux échelles chronologiques les plus lointaines », à celle de « la dynamique interactionnelle de l'évolution dans son "instanciation" même » (p. 212).
- 16 Dans l'épilogue, nouvelles images : la licorne, la dent du Narval et, plus proche, plus familière, Alice. L'empirique est traversé : il suffit d'y croire !
- 17 La lecture de cet ouvrage est stimulante à chaque instant ; modes d'exposition inattendus et écriture originale réveillent la réflexion critique, même s'ils prêtent par moment le flanc à un brin de coquetterie. Le lecteur découvre par association ses propres références : c'est Humboldt que j'aurais voulu voir citer et que je m'attendais à rencontrer, lui qui a tant réfléchi sur le rapport entre spéculation et empirie, ne fut-ce que dans le premier des quatre essais, « Les tâches de l'historien », publiés en français avec *l'Introduction à l'œuvre sur le Kavi*¹⁰. Sans doute faut-il rapporter à ce qu'il s'agit, selon le titre de l'ouvrage, d'un *Essai d'épistémologie*, le fait que les notions que l'auteur met à l'épreuve, souvent pour tenter de les conceptualiser, sont pléthoriques, mais aussi qu'un certain nombre d'entre elles restent fragiles. Il en va ainsi de la « ressemblance » et de la « représentation ». De la première, l'auteur dit qu'elle « peut être considérée comme un outil élémentaire pour construire des connaissances mais le statut de ce qui est ainsi construit dépend complètement du système dans lequel ces ressemblances sont utilisées. La construction peut être idiosyncrasique ou socialement reconnue, elle peut avoir une valeur scientifique ou pas. Cela dépend surtout de ce qui n'est pas dit, et tout particulièrement du stock de connaissances qui permet de l'activer ; des procédures qui permettent de la (re)trouver, etc. » (pp. 208-209). Certes. Mais alors convient-il de parler d'« une méthode des ressemblances » ? De la seconde, il dit que c'est une « notion qui ne relève pas de la pertinence des études linguistiques "classiques", [qu'elle] n'est pas quelque chose qui se trouve dans les "données" mais plutôt dans l'esprit des locuteurs... Et des descripteurs. Les données ne la prouvent pas, elles l'illustrent. La notion de représentation est liée de façon étroite à un procès de *catégorisation* et renvoie par ce biais à un arrière-plan psychosocial [...] je lie la *constitution* de la langue à l'émergence d'une représentation de son code indépendante des langues qui en sont organiquement constitutives dans la communauté des locuteurs qui s'approprient le nouveau code » (p. 147)¹¹. Est-ce que cette émergence ne serait pas décisivement confirmée quand la langue fait l'objet d'une modalité d'institutionnalisation¹² ?
- 18 S'il est vrai que les langues sont infiniment intriquées par ce qu'elles ont été, auraient pu être, par ce qu'elles sont ou devraient être, par ce qu'elles sont en train de devenir, que l'on exige d'elles ou que l'on ignore d'elles¹³, faut-il pour autant chercher à saisir toute cette intrication, tous ces fils, toutes les représentations qui à la fois découlent des langues, et supportent leur univers et leur devenir ? Une telle tentative – Nicolai en est parfois proche – est pleine de séduction, sans doute au prix d'un certain étourdissement. Mais quoi qu'il en soit, aucun « risque de fossilisation du cadre théorique » (p. 64 et p. 77) n'est à craindre ! Lisez et vous verrez !

NOTES

1. En particulier *Les dialectes du songhay. Contribution à l'étude des changements linguistiques*, Paris, SELAF, 1981.
2. En particulier *Parentés linguistiques (à propos du songhay)*, Paris, Éditions du CNRS, 1990.
3. La triade est une véritable recette d'écriture de l'auteur. Par exemple : « la situation de controverse », « la situation pédagogique », « l'intéressement du lecteur » (p. 31, il s'agit des stratégies de persuasion et de la rhétorique de M. Ruhlen) ; les approches des modèles de description : « empirique », « paramétrée », « statistique » (p. 71, il s'agit de la dimension linguistique de la base de données de la *Linguist List*) ; les trois dimensions d'une approche empirique : « dialectologique », « sociolinguistique » et « interactionnelle » (p. 99, il s'agit des « critères » de la diversification du groupe songhay), ou encore « la définition des pertinences, l'élaboration théorique, la construction des objets » (p. 157, il s'agit du renouvellement des cadres explicatifs concernant le « fonctionnement contemporain » des langues). On rencontre de nombreuses autres triades ce qui n'est pas tout à fait indifférent quand on se souvient, parmi bien des exemples dans l'épistémologie contemporaine, du souci qu'avait Lacan d'un nouage ou d'une tresse à trois brins par opposition aux dualités freudiennes, principalement Eros et Thanatos.
4. « Kryptolalie, Kryptographie und unbewusstes Vexierbild bei Normalen », *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, 1913, V.
5. « Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci », *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, Heft VII (Leipzig-Wien, Franz Deuticke). Aussi *Gesammelte Werke*, tome VIII (1909-1913).
6. Remarque de l'auteur : « L'émergence des images dans la concrétion des objets qui les manifestent n'est possible que parce que je les ai déjà vues [...] je ne les trouve pas, je les retrouve, faisant appel à une perception catégorisante et à une pratique classificatoire qui m'est donnée... » (p. 46). Il vaudrait mieux citer Freud.
7. Les difficultés ici sont évidentes : *identification et évaluation quantitative* des convergences, seuil « significatif » des « modifications », « évaluation quantitative subjective », « procédures statistiques "scientifiquement" établies », comment conceptualiser un tel ensemble, un tant soit peu discordant ?
8. « Une langue (s')est "constituée" au moment où à la fois une reconnaissance de ses formes linguistiques, de ses habitus structuraux et de ses normes est, de fait, acquise pour la communauté et donne donc lieu à des "représentations" indépendantes » (p. 147). Le contexte ne permet pas de définir plus avant la notion d'indépendance des représentations : s'agit-il uniquement des représentations de la langue, ou bien aussi de celles impliquées par ses usages ? Dans l'alinéa suivant, Nicolăi insiste sur la « tradition normative » impliquée par la constitution de langues (*ibid.*).
9. Thomason, S. G. & Kaufman, T., *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Berkeley, University of California Press, 1988.
10. W. von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. Traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Éditions du Seuil, 1974.
11. Un merveilleux exemple de la manière dont il est possible d'aborder un cas d'évolution des langues est proposé par Robert Lafont dans son ouvrage récemment publié, *Schémas et motivation : le lexique du latin classique*, Paris, L'Harmattan, 2000.
12. Une langue se constitue certainement par la mise en œuvre de multiples manières et moyens mais elle fait aussi l'objet de modalités d'institutionnalisation, ne fut-ce que par sa nomination en

tant qu'objet institué, dans la constitution d'un État, par exemple. Voir A. Tabouret-Keller (dir.), *Le nom des langues*, t. 1. *Les enjeux de la nomination des langues*, Peeters, Louvain-La Neuve, 1987.

13. Aspect particulièrement mis en lumière à propos de « la mort des langues ». Voir Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000.